

MBA INTERNATIONAUX

# S'investir à l'étranger pour décoller

*Changer de pays ouvre aux MBA les plus cotés et permet de prendre une nouvelle dimension. Reste à choisir entre cursus américains et les autres. Une question de priorités.*

## 12 MBA INTERNATIONAUX (1)

ETABLISSEMENT Pays	DURÉE (en mois)	COÛT (en euros)	GAIN DE SALAIRE*
<b>SDA BOCCONI</b> Italie	15	52 000	117%
<b>CEIBS</b> Chine	12 ou 18	53 400	168%
<b>CUHK BUSINESS SCHOOL</b> Chine	12 ou 16	58 800	108%
<b>HKUST BUSINESS SCHOOL</b> Chine	12 ou 16	62 170	112%**
<b>IE BUSINESS SCHOOL</b> Espagne	11	72 200	108%
<b>IESE</b> Espagne	19	88 150	126%
<b>UNIVERSITY OF CAMBRIDGE/ JUDGE BUSINESS SCHOOL</b> Royaume-Uni	12	60 100	100%**
<b>NORTHWESTERN KELLOG</b> Etats-Unis	22	Environ 118 000	103%**
<b>MIT SLOAN</b> Etats-Unis	21	Environ 128 000	98%**
<b>OXFORD UNIVERSITY/ SAÏD BUSINESS SCHOOL</b> Royaume-Uni	12	62 220	99%
<b>STANFORD</b> Etats-Unis	21	Environ 115 000	114%**
<b>WHARTON</b> Etats-Unis	20	113 800	96%**

\* Trois ans après la sortie \*\* Données issues du classement du Financial Times Global MBA Ranking 2018.

(1) Ce tableau n'est pas un palmarès. Il a été établi à partir de données transmises par les responsables des cursus.

C'est la première question à se poser lorsque sa décision est prise : faut-il rester en France ou partir à l'étranger pour un MBA à temps plein ? Certes, les écoles françaises, notamment l'Insead et HEC, affichent des promotions très internationales, comme leurs enseignants. Mais l'opportunité de quitter l'Hexagone constitue une option attrayante. D'autant plus que les offres ne manquent pas en Asie, en Europe et aux Etats-Unis. Cependant, deux grandes catégories distinguent le marché des Global MBA : ceux en deux ans, essentiellement aux Etats-Unis, et ceux en un an, privilégiés par l'Europe et l'Asie. Conséquence pour les candidats : les frais engagés varient du simple au double d'un continent à l'autre, avec un budget total qui peut atteindre jusqu'à 200 000 dollars.

C'est cher, très cher. Mais les MBA américains dominent les classements mondiaux. Et une immersion prolongée aux Etats-Unis présente de nombreux intérêts. En matière de développement personnel mais aussi de perspectives financières : ils boostent les salaires. « Je voulais ajouter une dimension plus internationale à ma culture à la fois africaine et européenne, explique Kiné Seck Mercier, consultante télécoms au cabinet de conseil en gouvernance Egon Zehnder. En choisissant le MBA d'Harvard, j'ai pu accéder à une vision plus globale du monde des affaires. Un autre mode de pensée, faite de prises de risque.

Cela m'aide tous les jours dans mon métier. » Et même si la taille des promotions, de 900 élèves, peut questionner, c'est un trompe-l'œil, constate la jeune femme, qui a bénéficié d'une bourse couvrant un tiers des frais de scolarité. « Nous étions regroupés par petites classes de 90 élèves où, pour la mienne, se côtoyaient une championne olympique de hockey, des médecins, un ancien du FBI chargé de la lutte contre les narcotrafiquants, des banquiers et des consultants. » Cependant, l'élection de Donald Trump et l'accueil moins friendly réservé aux étrangers peuvent conduire à revoir son choix. La possibilité de rester travailler dans ce pays après son diplôme n'est plus aussi certaine. Dans ce contexte, les MBA full time des grandes universités anglaises constituent une alternative intéressante... en attendant le Brexit. Ceux de la London Business School ou de Cambridge sont particulièrement bien cotés et ils offrent l'avantage, outre leur proximité avec la France, de s'effectuer en moins de deux ans.

### Riche vie sociale

« L'intérêt d'un MBA, c'est la mise en relation, insiste Rémi Nouailles, sorti en 2017 de la Judge Business School (Cambridge). D'abord pendant les études, grâce au travail en groupe, qui m'a permis de tisser des liens forts au sein de ma classe de 170 personnes, mais aussi par les connexions plus larges ▶▶▶



Andrew Iesta/Panos - Rea pour Challenges

**« Les deux ans de MBA m'ont donné l'impression d'en avoir vécu dix ! C'est un condensé d'expérience et de relations avec des profils très variés. Cela m'a apporté une grande ouverture d'esprit et un cadre privilégié pour prendre le temps de la réflexion. »**

**MÉLANIE MERLET,**

29 ANS, DIPLÔMÉE DU MBA DE STANFORD EN 2017.

►► sur le campus, en m'immergeant dans sa riche vie sociale. Ensuite en profitant de l'association des alumni. » Celle-ci regroupe 200 000 anciens pour toute l'université ! C'est d'ailleurs grâce à ce réseau que ce trentenaire qui souhaitait partir travailler à New York a trouvé un poste à la direction financière de la société de vente aux enchères Christie's.

### Zone géographique clé

Mieux vaut cependant privilégier la zone géographique où l'on veut être embauché. Même si tous les MBA ont une dimension internationale, ils restent liés à leur région d'implantation. « A Cambridge, ce sont surtout des postes au Royaume-Uni et en Europe qui étaient proposés », se remémore Rémi Nouailles. Il explique : « Un MBA, c'est une matrice avec beaucoup d'entrées et de va-

riables ! Pour ma part, je voulais un pays anglophone, mais pas les Etats-Unis, où les cursus sont trop chers et trop longs, et où les promotions sont trop nombreuses et moins cosmopolites. »

Par ailleurs, la moyenne d'âge dans les MBA américains est moins élevée qu'ailleurs : une vraie question pour les trentenaires avec plus de cinq ans d'expérience, comme Alice Ben Arous, consultante pour un grand cabinet à Genève. Diplômée de Centrale Paris, la jeune femme a donc opté pour l'IMD Lausanne, en 2016, alors qu'elle travaillait pour une marque de luxe française à New York : « Les profils sont plus expérimentés, avec un âge moyen de 31 ans au sein d'une promotion limitée à 90 personnes et dans un environnement interculturel rassemblant une quarantaine de nationalités. »

Si la finance et le conseil restent les premiers recruteurs de MBA, de plus en plus de diplômés ont des plans de carrière bien différents, observe Alex Chisholm, directeur Business School Analytics au sein de la société QS, qui organise le World MBA Tour : ils souhaitent lancer leur propre entreprise ou se joindre à un projet de création. Or, les start-up apprécient ces profils internationaux et pluridisciplinaires au moment où elles accélèrent leur développement.

### Aventure entrepreneuriale

Titulaire d'un MBA de la Chinese University of Hong-kong (CUHK), Philippe Delplancke s'inscrit dans ce schéma : en 2014, cet ingénieur télécoms de 35 ans avait choisi cette formation pour son programme entrepreneurial. Il est devenu président de la filiale européenne, basée à Paris, de Nanoleaf, start-up canadienne spécialisée dans les lumières connectées. « Avant, les MBA donnaient accès à des positions importantes dans des multinationales, alors qu'aujourd'hui c'est plus ouvert, estime-t-il. Personnellement, j'ai préféré une structure plus petite et agile, qui me correspond mieux et où j'ai davantage de responsabilités : je m'épanouis dans mon travail et les nouvelles compétences que j'ai acquises en management ou en gestion me servent tous les jours. » Le fait d'avoir étudié à Hong-kong facilite aussi ses échanges avec les sites chinois de Nanoleaf.

Quant à Arthur Rousseau, médecin généraliste de 28 ans, il vient de suivre un MBA de dix-huit mois à l'Esade de Barcelone, avec l'idée de monter son entreprise dans le domaine de la traumatologie et de l'orthopédie. S'il a préféré cette formule plus longue, c'est pour se mettre à niveau : « Je connaissais bien l'anatomie, mais pas la comptabilité ! Les premiers mois, c'était un choc : j'ai dû travailler très dur, se souvient-il. Autour de moi, il y avait d'autres étudiants atypiques : avocats, pharmaciens, ex-militaire. On s'entraidait tous. J'ai autant appris de mes camarades que de mes professeurs ! » Une expérience qui n'a pas de prix. Mais un certain coût. **Stéphanie Condis**